

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)
Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

| ABONNEMENTS | |
|----------------------|----------------------|
| POUR LA FRANCE : | POUR L'ÉTRANGER : |
| Un an 10 fr. | Un an 15 fr. |
| Six mois . . . 5 fr. | Six mois . . . 8 fr. |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

Leur Justice A LA ONZIÈME CHAMBRE

Pour avoir écrit et publié dans le Libertaire des articles en faveur de l'Amnistie Générale, DELECOURT & BRAYE sont condamnés à dix & huit mois de prison.

Pour avoir organisé et mis en œuvre des guet-apens nocturnes sur la personne d'individus, CHARLES MAURRAS et ses complices s'en tirent avec trois & quatre mois de prison.

Et encore ne cessons-nous de demander AMNISTIE pour ceux-ci comme pour ceux-là, pour les uns comme pour les autres, ainsi que pour tous ceux qui sont condamnés par tous les tribunaux du monde.

Justice prolétarienne

Depuis six jours l'« Action Française » ne paraît plus. Les Conseils syndicaux de l'impression et des typos ont décidé que les travailleurs du Livre devaient « se refuser à faire tout travail pour cette feuille et son imprimeur ».

Et ce n'est que justice — car l'« Action Française » ne cesse de calomnier la classe ouvrière et ses militants, car l'« Action Française » se propose par le fascisme d'assassiner en France le mouvement prolétarien, car l'« Action Française » n'est qu'une vaste entreprise de jainisme.

Ceux qui s'obstinent à nier la puissance de l'organisation syndicale sont bien forcés d'avouer qu'il faut encore compter avec la volonté des producteurs. Ils en font aujourd'hui la triste expérience. Que cela leur donne à réfléchir !

Unité d'Action

Depuis longtemps on en parle, depuis peu elle tend à se traduire en faits. Cette question est d'une telle importance qu'aucun Libertaire ne peut s'en désintéresser.

Voilà d'abord ce qu'est la soi-disant unité d'action, c'est-à-dire celle que nous devons rejeter implacablement.

Les partis politiques, qu'ils soient de droite, de gauche ou d'extrême-gauche, furent toujours régis par cette loi essentielle : la loi de concurrence.

Ces agissements ne se laisseront jamais voir d'une manière aussi évidente qu'en ces dernières années d'après-guerre dans les partis dits de gauche.

Cependant, l'on peut duper le prolétariat longtemps, très longtemps, mais pas éternellement. Les politiciens qui sont payés pour lâcher le pouls du prolétariat, malgré leur terrible déformation professionnelle, ne réussissent pas sans avoir perdu l'assentiment et le sentiment d'inutilité éternelle que provoquent ces scissions, éparpillements, réformations, exclusions, etc., qui absorbent la majeure partie des forces d'un parti ou d'un groupement politique.

Le syndicalisme lui-même ne fut pas à l'abri de cette vague de fanatisme et de snobisme.

Les plus aveugles devaient voir que, devant une réaction qui pose dans l'histoire de profitables leçons d'action contre-révolutionnaire, les organisations ouvrières, rangées, éparpillées et dispersées par la jalousie, la rancune, en un mot par la concurrence ne seraient pas en état non seulement d'attaquer la bourgeoisie, mais même, de se défendre contre elle.

Vous me direz avec raison que cela est le souci secondaire des politiciens. Cependant, ils comprennent qu'aux yeux de masses, lassées de cet état de choses et avides de réelles pratiques, il fallait trouver autre chose. Ils trouvèrent la « front unique ».

J'ai lu, je ne sais plus où, la légende cruellement vraie de celui qui, pour mieux étouffer ses adversaires, faisait semblant de désirer les embrasser. Une fois les victimes dans ses bras, il les anéantissait.

Cette histoire est l'image réelle de ce que veut le désir d'unité des partis. Certains d'entre eux ne se sont pas gênés pour le déclarer ornement.

Il n'y a pas de milieu : lorsque deux partis s'unissent, c'est comme lorsque deux financiers font une affaire, l'un roue l'autre : les deux sont des frippouilles, mais l'un l'est plus que l'autre.

Les anarchistes, de par leurs doctrines, leur forme d'organisation, et, disons-le hautement, leur sincérité et leur désintéressement, n'ont pas à se mêler de ces trappes-touillages. Voilà pourquoi j'estime que nous ne pouvons traiter avec les partis politiques.

Quelle peut donc être la véritable unité d'action ? Médiations d'abord quelques instants ces mots : « unité d'action ». Ils sont tout un programme, car ils ramènent clairement et brutalement à la réalité des faits et des choses.

Ils ne disent pas, ces mots, unité de propagande, unité dans les campagnes de presse ou de meetings, de campagnes électorales pour qui que ce soit, non plus que unité de revendication, d'amélioration des salaires ou de buts syndicaux.

Non ! Ils disent unité d'action, et rien d'autre. Que chaque parti, chaque groupe, chaque individualité, noircisse du papier

ou exporteur de la salive pour la triomphe de son point de vue, mais nous, anarchistes, nous ne pouvons nous unir à d'autres que pour l'action de combat révolutionnaire proprement dite, c'est-à-dire dans des conditions physiques, dans des groupements de combat physique contre la bourgeoisie.

La, dans ces conditions, dans ces groupements, nous n'importons que se battre à nos côtés, avec moi, qu'il soit membre de l'A.R.A.C., de la C.G.T., avec ou sans U., qu'il ne jure que par Cachin, Machin ou le diable, peu me chaut, pourvu qu'il soit sincère et qu'il tienne dur. Point n'est besoin alors qu'il me prouve par de savantes digressions, ou un exposé de savante tactique révolutionnaire, la fermeté de ses convictions ou la beauté de son idéal. Sa présence et ses actes me sont une plus sûre garantie que tous ses mots.

De cette unité-là, dans l'« action », les politiciens ne souffrent mot, et plus d'un cherchera un dérivatif à ses pensées, après avoir lu le net et énergique appel que Le réal faisait paraître du fond de sa geôle dans le Libertaire d'il y a quinze jours.

Cet appel ne peut pas ne pas se transformer en réalité, du moins chez nous.

A notre tour, faisons une proposition d'organisation d'action.

Par-dessus la tête de tous les chefs, avec les éléments sincèrement, complètement et pratiquement révolutionnaires des autres groupements, formons nos organisations de combat, et tout de suite, car demain sera trop tard.

Si l'on attend pour agir que le fascisme se manifeste violemment, la partie sera perdue, car à ce moment le fascisme aura prouvé qu'il est organisé, que les cadres de ses troupes sont formés, alors que nous, prolétariat révolutionnaire, devons encore, peut-être déjà sous un régime de terreur, grouper les premiers éléments et nous organiser.

Quant à la manière pratique de nous organiser, plusieurs raisons n'empêchent de suggérer que ce soit à ce sujet.

Elle doit en tout cas réunir les trois qualités suivantes :

- 1° Être simple pour que tous la comprennent et ne s'embrouillent pas ;
- 2° La plus secrète possible quant à sa hiérarchie et filiation ;
- 3° Être automatiquement très souple.

Le front unique est mort. L'unité d'action agonise. Vivent les centurions ouvrières !
ERNESTAN.

Syndiqués, "il faut obéir!"

Voilà donc que perce le bout de l'oreille de nos apprentis dictateurs :

A la séance du 27 juin, au Comité général de l'Union des Syndicats de la Seine, en réponse aux protestations indignées du camarade Ferré contre les méthodes dictatoriales employées par le Comité d'Action, le « tout-petit » Reynaud, un des secrétaires de l'Union départementale, se haussant tant qu'il le put sur l'extrême pointe de ses bottines, s'exclama : « Eh ! oui, camarades, IL FAUT OBEIR... »

Ce fut un beau tollé. Tous les gars du Bâtiment et de la Terrasse, tous les ouvriers, se dressèrent d'un bloc : « T'es trop peül... Essaie donc un peu... Viens-y voir ! »

Décidément, la manière autoritaire, ça ne prend pas... Et il se pourrait bien que les syndiqués, prochainement, loin d'obéir aux fonctionnaires, leur apprennent un peu à respecter l'autonomie et la dignité du syndicalisme.

Voici nos Papillons

Ils vous plairont, nous n'en doutons pas. Nous sommes certains du bon accueil que vous allez leur faire.

Déjà quelques lecteurs ont eu le temps de nous écrire en réponse à notre première note parue ici-même la semaine dernière. Ils sont emballés encore plus que nous pour l'initiative de l'Union Anarchiste et, leur enthousiasme aidant, ils nous reprochent presque de nous en tenir seulement à deux millions.

Tout doux les amis ! Collez d'abord ces deux millions-là. Ensuite, l'U. A. avisera. Ce sera avec un plaisir infini qu'elle donnera un surcroît de besogne à notre imprimeur.

Un bon nombre de listes de souscription — éditées tout spécialement et sous une forme vivante, en vue de faciliter leur circulation — ont été expédiées ces jours passés, d'autres le seront ces jours prochains. Qu'on nous les retourne bien garnies au plus tôt et qu'en même temps l'on nous indique une adresse où nous expédierons nos papillons, gommés et PERFORES, au prorata des sommes souscrites.

CAMARADES qui n'avez pas reçu de liste de souscription, réclamez-la.
CAMARADES qui ne pouvez — pour une quelconque raison — en faire remplir une, dites-nous le nombre de papillons que vous voulez.
CAMARADES, donnez un bon coup de main pour que s'envolent presque en même temps nos deux millions de papillons qui porteront un peu d'espoir dans les cœurs meurtris des emmurés.

Envoyez commandes et argent à Férindel, 9, rue Louis-Blanc, Paris, 10°.
1.000 papillons 3 fr. 75 plus 0 fr. 60 de port
2.500 papillons 9 fr. 35 plus 1 fr. 50 de port
5.000 papillons 18 fr. 70 plus 3 fr. de port
10.000 papillons 37 fr. 40 plus 6 fr. de port

UNION ANARCHISTE

Contre les pourvoyeurs de bague, contre les assassins royalistes, Germaine BERTON s'est dressée héroïquement.

Amnistie pour Germaine Berton

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Villain tua Jaurès : acquittement ! COTTIN blessa Clemenceau : dix ans de réclusion. Le Justicier se meurt à la prison de Melun.

Amnistie pour Cottin

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour s'être indigné devant les charges de police opérées contre les ouvriers le 1^{er} mai 1907, et s'être servi de son revolver, sans atteindre les agresseurs, LAW est depuis 13 années aux Travaux forcés.

Amnistie pour Law (l'oublié)

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Une femme courageuse, Jane MORAND, est emprisonnée pour avoir combattu la guerre de toutes ses forces.

Amnistie pour Jane Morand

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour avoir offert son toit aux sans-asile écœurés de la guerre, Gaston ROLLAND (la donté même) subit dix années de réclusion.

Amnistie pour Gaston Rolland

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Malgré les indications des Chambres, MARTY languit toujours en prison. On peut beaucoup, en ce moment, de sa grâce. Raison de plus pour redoubler d'efforts en sa faveur.

Amnistie pour Marty

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour avoir écouté sa conscience et refusé de participer à la guerre, BEVENT souffre depuis des années dans les pénitenciers militaires d'Algérie.

Amnistie pour Bévent

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour avoir écouté sa conscience et refusé de participer à la guerre, BEVENT souffre depuis des années dans les pénitenciers militaires d'Algérie.

Amnistie pour Bévent

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Révolté de la brutalité des flics à l'égard des travailleurs, TAULLELE se dressa courageusement devant eux le 1^{er} mai 1922. Il a rejoint Cottin à Melun.

Amnistie pour Taullele

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

EN TOURNÉE POUR L'ANARCHIE

Modernisons nos armes

Tout se rapproche de Paris. Les lauriers de nos « grands » politiciens tombent le sommeil des apprentis d'une province si proche. En trois heures d'express, on peut — avec du culot, toujours du culot ! — devenir, à son tour, secrétaire général de l'Humanité, membre du Comité directeur, dictateur tout puissant d'un prolétariat sans conscience, intelligence centrale de l'autorité révolutionnaire. Et pour cela, il faut avoir — avec du culot, toujours du culot ! — une bonne dose de mauvaise foi, de sectarisme têtu et d'incompréhension des idées qui débordent les principes, les sacro-saints principes de Moscou.

C'est ainsi qu'un Monsieur Gauvin (n'a-t-on dit) s'est présenté à moi comme contradicteur à Tours, en compagnie d'une petite cohorte de pauvres diables aux yeux bandés et aux oreilles hermétiquement bouchées. Ce que je pouvais avoir dit, au cours de ma conférence, n'était fort peu. L'argumentation de mon exposé n'intéressait pas ce professionnel de la contradiction. Faisant fi des idées, Monsieur Gauvin préférait affirmer l'absolue incapacité des travailleurs à s'organiser et à se diriger eux-mêmes, en même temps que l'absolue nécessité d'une autorité nouvelle qui serait fort intelligemment exercée par ceux-mêmes qui en vantaient la valeur indiscutable.

En écoutant Monsieur Gauvin préconiser l'emploi d'une méthode sociale qui ne manquerait pas de le pousser fort congruement jusqu'aux honneurs les plus enviés dans son département, je ne pouvais m'empêcher de dévisager le dictateur promis aux délices du prolétariat de Touraine. Où avais-je donc vu déjà cette rigolote image de petit bourgeois à lunettes déguisé en homme nécessaire d'autorité me semblait s'emparer grossièrement dans la traine d'un manteau royal et danser sur les planches je ne sais quel chahut d'opérette à l'Offenbach... J'y suis, cette silhouette est bien le même qui se caricaturait au théâtre du Vieux-Colombier dans une comédie où le pouvoir ne trouve pour tout représentant que le plus médiocre et le moins volontaire des petits rentiers. Monsieur Gauvin, c'est le Bastouille-Hardi du bolchevisme français. Si le communisme autoritaire se réalisait en France, il n'y trouverait ni ses Lénine, ni ses Trotsky. Et la dictature, sous les apparences folotes de quelques « Monsieur Gauvin », ne serait que l'affirmation bornée d'une médiocratie brutale.

Le quartier politique de la « Santé » a brisé sans interruption des militants qui n'ont commis d'autre crime que de défendre Cottin, Germaine Berton et que d'affirmer éternellement leur bel idéal anarchiste.

UNION ANARCHISTE

Ayant horreur de la guerre, BOUVET, jeune anarchiste, donna un premier avertissement, le 14 juillet 1923, aux sinistres Millerand et Poincaré. Il va partir pour cinq années à Cayenne.

Amnistie pour Bouvet

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Le bulletin de vote est sans effet pour ouvrir les portes des prisons. Seule l'action directe des masses y parviendra.

Amnistie par l'action directe

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Cent mille hommes agonisent dans les prisons de la République. Leurs familles sont dans la détresse et les pleurs. Rendons au bonheur les uns et les autres.

Amnistie pour ces 100.000 malheureux

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Le bulletin de vote est sans effet pour ouvrir les portes des prisons. Seule l'action directe des masses y parviendra.

Amnistie par l'action directe

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour les forçats de Cayenne, pour les prisonniers des Maisons Centrales, pour les bagnards militaires, pour les détenus politiques et pour les exilés, nous crions :

Amnistie ! Amnistie ! Amnistie !

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

EN TOURNÉE POUR L'ANARCHIE

Modernisons nos armes

Tout se rapproche de Paris. Les lauriers de nos « grands » politiciens tombent le sommeil des apprentis d'une province si proche. En trois heures d'express, on peut — avec du culot, toujours du culot ! — devenir, à son tour, secrétaire général de l'Humanité, membre du Comité directeur, dictateur tout puissant d'un prolétariat sans conscience, intelligence centrale de l'autorité révolutionnaire. Et pour cela, il faut avoir — avec du culot, toujours du culot ! — une bonne dose de mauvaise foi, de sectarisme têtu et d'incompréhension des idées qui débordent les principes, les sacro-saints principes de Moscou.

C'est ainsi qu'un Monsieur Gauvin (n'a-t-on dit) s'est présenté à moi comme contradicteur à Tours, en compagnie d'une petite cohorte de pauvres diables aux yeux bandés et aux oreilles hermétiquement bouchées. Ce que je pouvais avoir dit, au cours de ma conférence, n'était fort peu. L'argumentation de mon exposé n'intéressait pas ce professionnel de la contradiction. Faisant fi des idées, Monsieur Gauvin préférait affirmer l'absolue incapacité des travailleurs à s'organiser et à se diriger eux-mêmes, en même temps que l'absolue nécessité d'une autorité nouvelle qui serait fort intelligemment exercée par ceux-mêmes qui en vantaient la valeur indiscutable.

En écoutant Monsieur Gauvin préconiser l'emploi d'une méthode sociale qui ne manquerait pas de le pousser fort congruement jusqu'aux honneurs les plus enviés dans son département, je ne pouvais m'empêcher de dévisager le dictateur promis aux délices du prolétariat de Touraine. Où avais-je donc vu déjà cette rigolote image de petit bourgeois à lunettes déguisé en homme nécessaire d'autorité me semblait s'emparer grossièrement dans la traine d'un manteau royal et danser sur les planches je ne sais quel chahut d'opérette à l'Offenbach... J'y suis, cette silhouette est bien le même qui se caricaturait au théâtre du Vieux-Colombier dans une comédie où le pouvoir ne trouve pour tout représentant que le plus médiocre et le moins volontaire des petits rentiers. Monsieur Gauvin, c'est le Bastouille-Hardi du bolchevisme français. Si le communisme autoritaire se réalisait en France, il n'y trouverait ni ses Lénine, ni ses Trotsky. Et la dictature, sous les apparences folotes de quelques « Monsieur Gauvin », ne serait que l'affirmation bornée d'une médiocratie brutale.

Le quartier politique de la « Santé » a brisé sans interruption des militants qui n'ont commis d'autre crime que de défendre Cottin, Germaine Berton et que d'affirmer éternellement leur bel idéal anarchiste.

UNION ANARCHISTE

Ayant horreur de la guerre, BOUVET, jeune anarchiste, donna un premier avertissement, le 14 juillet 1923, aux sinistres Millerand et Poincaré. Il va partir pour cinq années à Cayenne.

Amnistie pour Bouvet

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Le bulletin de vote est sans effet pour ouvrir les portes des prisons. Seule l'action directe des masses y parviendra.

Amnistie par l'action directe

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Cent mille hommes agonisent dans les prisons de la République. Leurs familles sont dans la détresse et les pleurs. Rendons au bonheur les uns et les autres.

Amnistie pour ces 100.000 malheureux

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Le bulletin de vote est sans effet pour ouvrir les portes des prisons. Seule l'action directe des masses y parviendra.

Amnistie par l'action directe

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour les forçats de Cayenne, pour les prisonniers des Maisons Centrales, pour les bagnards militaires, pour les détenus politiques et pour les exilés, nous crions :

Amnistie ! Amnistie ! Amnistie !

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

EN TOURNÉE POUR L'ANARCHIE

Modernisons nos armes

Tout se rapproche de Paris. Les lauriers de nos « grands » politiciens tombent le sommeil des apprentis d'une province si proche. En trois heures d'express, on peut — avec du culot, toujours du culot ! — devenir, à son tour, secrétaire général de l'Humanité, membre du Comité directeur, dictateur tout puissant d'un prolétariat sans conscience, intelligence centrale de l'autorité révolutionnaire. Et pour cela, il faut avoir — avec du culot, toujours du culot ! — une bonne dose de mauvaise foi, de sectarisme têtu et d'incompréhension des idées qui débordent les principes, les sacro-saints principes de Moscou.

C'est ainsi qu'un Monsieur Gauvin (n'a-t-on dit) s'est présenté à moi comme contradicteur à Tours, en compagnie d'une petite cohorte de pauvres diables aux yeux bandés et aux oreilles hermétiquement bouchées. Ce que je pouvais avoir dit, au cours de ma conférence, n'était fort peu. L'argumentation de mon exposé n'intéressait pas ce professionnel de la contradiction. Faisant fi des idées, Monsieur Gauvin préférait affirmer l'absolue incapacité des travailleurs à s'organiser et à se diriger eux-mêmes, en même temps que l'absolue nécessité d'une autorité nouvelle qui serait fort intelligemment exercée par ceux-mêmes qui en vantaient la valeur indiscutable.

En écoutant Monsieur Gauvin préconiser l'emploi d'une méthode sociale qui ne manquerait pas de le pousser fort congruement jusqu'aux honneurs les plus enviés dans son département, je ne pouvais m'empêcher de dévisager le dictateur promis aux délices du prolétariat de Touraine. Où avais-je donc vu déjà cette rigolote image de petit bourgeois à lunettes déguisé en homme nécessaire d'autorité me semblait s'emparer grossièrement dans la traine d'un manteau royal et danser sur les planches je ne sais quel chahut d'opérette à l'Offenbach... J'y suis, cette silhouette est bien le même qui se caricaturait au théâtre du Vieux-Colombier dans une comédie où le pouvoir ne trouve pour tout représentant que le plus médiocre et le moins volontaire des petits rentiers. Monsieur Gauvin, c'est le Bastouille-Hardi du bolchevisme français. Si le communisme autoritaire se réalisait en France, il n'y trouverait ni ses Lénine, ni ses Trotsky. Et la dictature, sous les apparences folotes de quelques « Monsieur Gauvin », ne serait que l'affirmation bornée d'une médiocratie brutale.

Le quartier politique de la « Santé » a brisé sans interruption des militants qui n'ont commis d'autre crime que de défendre Cottin, Germaine Berton et que d'affirmer éternellement leur bel idéal anarchiste.

UNION ANARCHISTE

Ayant horreur de la guerre, BOUVET, jeune anarchiste, donna un premier avertissement, le 14 juillet 1923, aux sinistres Millerand et Poincaré. Il va partir pour cinq années à Cayenne.

Amnistie pour Bouvet

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Le bulletin de vote est sans effet pour ouvrir les portes des prisons. Seule l'action directe des masses y parviendra.

Amnistie par l'action directe

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Cent mille hommes agonisent dans les prisons de la République. Leurs familles sont dans la détresse et les pleurs. Rendons au bonheur les uns et les autres.

Amnistie pour ces 100.000 malheureux

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Le bulletin de vote est sans effet pour ouvrir les portes des prisons. Seule l'action directe des masses y parviendra.

Amnistie par l'action directe

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

UNION ANARCHISTE

Pour les forçats de Cayenne, pour les prisonniers des Maisons Centrales, pour les bagnards militaires, pour les détenus politiques et pour les exilés, nous crions :

Amnistie ! Amnistie ! Amnistie !

Chaque semaine, lisez Le Libertaire

Pour le Régime Politique

Marthe Condom-Mérie fait la greve de la faim

Notre camarade Marthe Condom-Mérie, du syndicat des employés de la Seine, condamnée à quatre mois de prison pour avoir remis un document à une personne non qualifiée pour le détenir, a demandé sa mise au régime politique. Elle est toujours au régime du droit commun à St-Lazare. Le ministère de la Justice semble enclin à l'y maintenir.

Pourquoi ? N'existe-t-il pas de précédents ? Bernain de Ravisi n'a-t-elle pas été au régime politique ? Jane Morand n'y est-

Upton Sinclair en prison

Upton Sinclair, le grand romancier américain, vient d'être jeté en prison pour avoir trop librement exprimé sa pensée. Déjà, son ami Jack London avait été de son vivant une victime de la police des États-Unis. Maintenant, c'est au tour de l'auteur de *« Cent pour cent »*. Nos camarades se souviennent que le romancier Upton Sinclair prit énergiquement la défense de Sacco et de Vanzetti et alla rendre visite à Sacco, alors que ce dernier faisait la grève de la faim. Il ne faut pas que le prolétariat oublie la belle attitude du grand écrivain. Il faut qu'Upton Sinclair soit remis en liberté.

"Ni réaction, ni révolution"

Malgré les ans, nous nous rappelons avec tristesse les programmes, les professions de foi des candidats ou des élus. En un style obscur et tordu, les programmes politiques, après un certain nombre de lignes stupéfiantes, s'écritent : « Citoyens, nous sommes sages, modérés, prudents et intelligents : Ni réaction, ni révolution ! »

Nous ne sommes ni des satisfaits ni des déçus. Nous ne sommes ni réactionnaires ni révolutionnaires. Nous demandons à la politique de se débarrasser de l'abus, de la manipulation de la parole, de l'abus de la propriété individuelle, de la sauvegarde du travail, fruit d'un labeur récompensé avec honneur.

Les hommes évoluent avec lenteur, préparent l'évolution sociale, hâter la maturation des cerveaux, quelle catastrophe ! S'écrit les réformes, réaliser son programme avec une sérénité vraiment parlementaire, agir doucement dans le domaine politique, éviter le chambard économique, préparer avec circonspection la transformation de la société, telle est l'œuvre des représentants de la nation.

La tortue va lentement, mais elle arrive ; le lièvre, cet étourdi, est bientôt la proie du chasseur. Rien ne sert de courir, il faut atteindre le but.

Ni réaction, ni révolution !
Nous sommes aujourd'hui contre la violence, parce que la violence détruit et ne reconstruit pas.

Patience et longueur de temps plus que force ni que rage. Le fabuliste l'a écrit. Nous sommes les glorieux de la grande révolution de 1789, tous les travailleurs ont profité autant que les bourgeois.

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Si la royauté a été abolie par la violence, c'est-à-dire par nos héros combattants, nous nous en réjouissons avec amertume.

Actuellement, la violence est périmée. Le bulletin de vote la remplace avec efficacité. Nos ennemis nous considèrent comme des lâches et des lâches, nous ne prenons part de ville charitable, nous assomons à d'effrayants logiciens.

« Malheureux ! » exclament-ils, vous êtes aveugles comme des taupes, incohérents comme des fous ! Ignorez-vous donc que la force est l'accoucheuse des sociétés ? Proscrire la violence, n'est-ce pas se livrer à des folies ?

Un point à signaler, tout à l'heure de la République, il était à Vienne le mercredi 16 mai : sachant que je devais faire une conférence le jeudi 18, il s'empressa de prendre le rapide, le 16, à 11 heures du soir, afin de n'avoir pas à se trouver en sa présence ou peut-être parce que ses fonctions, etc...

À l'heure où le célèbre Rieu avait mobilisé le ban et l'arrière-ban de ses troupes, ce qui ne l'empêcha pas d'être copieusement hué et même les sincères communistes qui, partout, se trouvaient dans le public, refusèrent de suivre leur chef devant l'évidence des faits apportés. Nulle part, du reste, les communistes n'ont mis en doute nos arguments, mais ils tentèrent de les légitimer à leur façon.

La crainte de voir notre propagande s'intensifier, la peur que le Parti Communiste moribond ne soit plus demain qu'un cadavre, oblige les dirigeants à prendre de sérieuses mesures de conservation.

À Saint-Maurice-d'Ardeche, un camarade communiste vient d'être exclu du Parti, parce qu'il voulait savoir ce qui se passait en Russie. Il y a quelques temps déjà, Ker était passé par là et comme il n'avait pas répondu aux questions qui lui avaient été posées, ce camarade demanda à l'U.A. de bien vouloir faire passer Chazoff. Ainsi fut fait. Résultat : exclusion du P.C. A part ça, l'on ne craint pas la vérité.

Petit à petit les esprits sont ébranlés, car il n'est plus possible de cacher ce qui se passe en Russie Rouge — et ceux des Communistes qui espèrent encore voir leur dirigeant venir réfuter nos arguments ont été déçus.

À Vallon (Ardèche), comprenant qu'il n'arriverait pas à détruire l'exposé anarchiste, l'officier du P.C. eut recours à la calomnie. On nous traita d'assassins, nous demandant de dire si nous étions pour ou contre Collin qui avait tenté d'assassiner Clemenceau, voilà les procédés communistes.

Faut-il dire que nous ne prenons et que nous ne prenons pas plus de sérieux que les militants se réclamant du Proletariat, et qui soutiennent un gouvernement qui ne peut pas défendre, même le voudrait-il, la cause ouvrière ?

La série de conférences de l'U.A. a donc eu un plein succès. A Arles, P.O.-de-Bouc, La Grand-Combe, Le Marinier, Alais, partout, nous avons été accueillis avec intérêt, nous avons été écoutés avec attention. Mais comme le faisait sentir Colomer dans son article de la semaine dernière, cela n'est pas suffisant.

Devant nous se dressent non seulement le Capitalisme et la Bourgeoisie, mais aussi tous les faux révolutionnaires conscients ou inconscients, qui spéculent sur l'ignorance du peuple. L'Humanité, journal le plus mené de France (après le Matin), fait l'impossible pour, dans la province, bourrer les crânes et discréditer tout le travail de propagande que peuvent faire les anarchistes et les syndicalistes. Si nous sommes incapables de continuer la tâche que nous avons entreprise, alors et que nous nous sommes engagés hier devient inutile.

Il faut donc, dès aujourd'hui, envisager les moyens à notre portée pour organiser la propagande, sans pour cela s'engrener dans le P.C.

Mais il faut, cependant, que nous nous souvenions plus près les uns des autres, que nous sachions sur quoi nous pouvons compter et que des groupes se forment dans chaque petite localité, aussi minime soit-elle.

C'est à cela que nous devons nous consacrer. Les anarchistes s'ils veulent détruire la société pourrie que nous subissons, et réaliser au lendemain de la Révolution, un idéal de Liberté et d'Amour.

J. CHAZOFF.

La Coopération

Les socialistes la possèdent, les bourgeois la pénètrent et les communistes veulent l'accaparer. C'est que la coopération est bien cotée. Elle jingle avec les millions.

Seuls certains sont couverts. Son ouverture est le but de la coopération, l'Etat lui consent des avances et les socialistes lui consentent leurs économies. Ses représentants ont leur place marquée dans les Conseils supérieurs et inférieurs du gouvernement.

Aussi, quand un anarchiste peut approfondir le système, il ne perd pas son temps et acquiesce à une argumentation utile à la propagande. Il se prépare, en outre, pour l'avenir, et reste en contact avec des travailleurs qui, comme au Syndicat, se sont groupés pour l'obtention d'un mieux-être. Et, comme il n'acceptera pas de fonctions rémunérées, il pourra toujours, sans suspicion, dire ce qu'il pense. Et, sur le terrain corporatif, il y a tant à dire et à faire !

D'abord, il faudrait que l'intérêt individuel et social ne soit pas emporté par la vague du commercialisme ; que les frais généraux soient sérieusement vérifiés, pour établir les commissions nécessaires ; que les bénéfices des consommateurs honnêtes, soit la plus grande partie de la dépense pour de bonnes causes ; que fonder des œuvres humaines et orienter celles existantes vers la solidarité, etc., etc.

Le mécanisme des coopératives a successivement multiples : la section, le Comité général et l'administration.

Les sections, qui se réunissent trop peu souvent, devraient avoir à discuter la gestion administrative. Elles possèdent une caisse de propagande et nomment les délégués au C.G. C'est à celui-ci qu'est réservé le droit de fixer la somme affectée à la propagande. Il doit discuter les ordres du jour et rapporter au Congrès et désigner les délégués devant y participer.

L'administration prend les décisions sur toutes choses intéressant la Société. Elle les prend même, souvent, sans connaissance de cause, car son administrateur-délégué ou son directeur parle très peu de la gestion commerciale et financière de la Société.

Cet examen rapide nous montre suffisamment que le militant a sa place toute indiquée dans le mouvement coopératif, mouvement délaissé de son but par des politiciens russes qui se cramponnent à leurs grasses salaires.

La désarticulation du Mouvement Gros est comme le prélude d'une décomposition dans l'organisme ; et la malaise qui se voit actuellement pousse les militants des coopératives à fuir un peu de l'autorité dont ils ont fait abus. Dans la nouvelle phase qui s'ouvre, nos conseils pourraient aider à tracer l'orientation.

La masse des coopératives lutte contre les mercantiles : aidons-la ! Elle est trompée par des mauvais bergers : éclairons-la. Pour ce faire, devenons coopératives, assistons aux réunions de sections, participons au Comité général et, si possible, surveillons, dans les Conseils d'administration, les agissements des chefs. Donnons une impulsion fédéraliste au mouvement.

Les mouvements corporatifs et coopératifs doivent avoir notre effort, car tous deux, nés de la classe ouvrière, nous conduisent sur la route de notre intégrale émancipation.

J. DEREIMS.

EN LISANT...

Ceux qui parlent. — Un homme, Pierre Hamp, a déjà élevé sa protestation, dans l'Europe, contre le fascisme français. Voilà que, maintenant, dans Arles, M. Pierre Mortier se dresse lui aussi contre notre ère de violence :

Batailles dans la rue, batailles à la Chambre, batailles aux portes des théâtres, batailles littéraires, batailles académiques, batailles de banques, batailles de journaux. On ne s'est jamais autant battu que depuis qu'on ne se bat plus.

Toute la gent littéraire est déclinée. Henri Béraud justifie André Gide, Alfred Mortier prend Maurice Boissard au collet, on brocante dans les rues un petit être qui représente M. Jomart. On manifeste aux réunions générales, un avocat connu se lève dans une salle de théâtre et interrompant la représentation pour demander qu'on retire de l'affiche une pièce d'Yves Mirande. Tapage, scandale autour de La Garçonne ou de L'Ententeuse, indignations retentissantes au sujet du prix Flaubert accordé à M. de la Guirivière. On ne laisse pas échapper une seule occasion de manifester.

Il ne pouvait hélas ! en être autrement ! L'habitude de la haine et de la violence dont la guerre a laissé sur nous l'empreinte devait fatalement provoquer une pareille surexcitation.

Car, plus grave que d'avoir détruit, plus grave que d'avoir tué, le pire méfait de la guerre fut d'avoir dégradé les âmes et dévoté les plus bas instincts : la paresse, l'envie, la malhonnêteté, surtout la haine. A des hommes à qui leur genre de vie et leurs souffrances avaient refait peu à peu des âmes primitives, ce n'est pas vainement qu'on ordonna pendant cinq ans de tuer.

La vue du sang, le spectacle de la mort finissent par procurer une sorte de grisier sadiques. Cela devient un vice qui vous domine. Et c'est un mal si contagieux qu'il s'étend plus loin même que le foyer d'infection. Pendant la guerre, rappelez-vous... Les gens qui se battaient étaient moins altérés de sang que ceux de l'arrière. En considérant leurs frères souffrants, ils pensaient qu'ils étaient partagés, que de l'autre côté des tranchées, d'autres hommes les éprouvaient en même temps, qu'eux aussi avaient des enfants, une mère, une épouse, qu'ils étaient peut-être individuellement des braves gens, qu'ils avaient autrefois vécu, de ceux qu'ils aimaient, une existence paisible et que pour des fins obscures, ils devaient mourir — et tuer, ce qui est pire.

Ceux qui étaient loin du front, qui ne connaissaient la guerre que par les articles mensongers des journaux n'étaient capables d'aucune espèce de pitié. Ils détestaient le monde entier. Ils détestaient celui-ci parce qu'il n'avait pas leurs idées, et celui-là parce que son nom avait une consonance étrangère, ils détestaient les créanciers qui leur réclamaient leurs dettes et les débiteurs qui ne les payaient pas, ils détestaient les gens du troisième, parce que leur fils avait été tué et que cela leur procurait une espèce de gloire et ils détestaient ceux du second parce que leur fils était encore vivant. Ils détestaient... ils détestaient...

Tous ces êtres qui furent bons avant qu'on leur eût répété que la vérité, le devoir, l'honneur et la beauté, c'était de tuer et de détruire, rappelez-vous pendant la guerre leur cruauté, comme ils étaient heureux des moindres scandales, la joie presque voluptueuse qu'ils éprouvaient en apprenant le malheur d'autrui, rappelez-vous le ton de leurs journaux, leurs insultes, leurs outrages, leurs calomnies, ce besoin unanime de faire du mal, de faire souffrir et de tuer, de tuer toujours, chez ceux-là qui, eux, n'étaient pas assez courageux pour mourir.

Cette journée bénie de l'armistice, cette journée véritablement unique dans une existence humaine, cette journée si douce durant laquelle les sanglots vous étranglaient et où l'on se sentait si heureux, si heureux qu'il semblait qu'on ne pourrait résister à son propre bonheur, ne fut vraiment qu'une journée d'armistice. Dès le lendemain, plus violence, plus passions rebondir. Espoirs déçus, orgueils froissés, ressentiments trop longtemps contenus et rancunes qui pouvaient enfin s'assouvir !

Pendant cinq ans, la guerre a ravagé le genre humain. Comment voulez-vous qu'une pareille maladie n'ait pas laissé de traces dans tous les organismes, même les plus sains ; la crise aiguë est passée, oui, mais ce sont maintenant les suites, les séptémies, les lésions, les accidents qu'il nous faut redouter. Une génération qui a supporté une pareille épreuve est pour toujours touchée. Elle peut guérir apparemment, elle restera fragile, à la merci de la moindre chose, sans résistance au mal, en état constant de réceptivité et de diathèse.

Pi Pierre Hamp ni Pierre Mortier ne sont en somme des anarchistes, mais ce sont des hommes de cœur. Et cela fait plaisir de voir que le fossé est bien étroit qui sépare ces hommes de cœur des anarchistes. De même qu'ils reviennent intéressants et indépendants, telle l'Europe, telle Arlesquin.

Dans notre accueillante République. — Voici, racontée par l'Œuvre, l'aventure qui doit arriver à un étudiant malgache :

«...on ne peut pas, sans être malgache, rester exposé à se voir, sous un prétexte quelconque, arrêté par la police française et rapatrié sans autre forme de procès ? »

La mésaventure de l'étudiant Ranjaka-Manana n'a pas manqué de soulever dans les milieux coloniaux de Paris une très vive émotion.

Inscrit à la Faculté des Lettres de Paris, él. Ranjaka-Manana se préparait à subir les épreuves de la licence de philosophie, quand, la semaine dernière, il se vit arrêté par ordre de l'autorité militaire et emmené à Marseille. On l'inculpait à la fois de « communisme » et de « séparatisme malgache ».

Fort heureusement, M. Ranjaka-Manana put prévenir à temps le bureau de la section des Lettres de l'Association générale des étudiants, qui intervint énergiquement en sa faveur.

On obtint du ministre de la Guerre une contre-enquête qui démontra immédiatement l'innocence de l'étudiant. Et M. Ranjaka-Manana, remis en liberté vendredi matin, put rentrer à Paris et passer ses examens.

Déjà, ces temps derniers, pour une simple homonymie, on avait retenu un quidam en prison pendant quatre mois. Et on ne comp-

te plus les cas où d'innocents citoyens furent coiffés pendant quelques jours sur un simple soupçon ou une simple coïncidence. L'humoriste Willy avait bigrement raison lorsqu'il écrivait que la police était beaucoup plus dangereuse que les apaches pour la tranquillité des braves gens.

Leur bluff. — On sait qu'à Barcelone, nos camarades des Transports sont en grève. Ces jours derniers, l'Humanité annonça triomphalement que l'I. S. R., dans un beau geste de solidarité, venait d'adresser 100.000 pesetas aux grévistes. Mais voici que l'organe officiel des syndicalistes de Barcelone, la Solidaridad Obrera, s'avisa de publier le télégramme envoyé par l'Internationale Rouge : « Moscou, 17. — Le prolétariat russe suit avec émotion le cours de la lutte que vous maintenez héroïquement à Barcelone malgré les persécutions et le terreur. La Confédération Générale des Syndicats russes vous incite à continuer la lutte et vous envoie 15.000 pesetas, comme preuve de solidarité. Vive le prolétariat espagnol ! Vive la solidarité ouvrière internationale ! — Tomsky. »

De 15.000 à 100.000, à quelque chose près, n'est-ce pas... ?

Leurs découvertes. — Sous le titre alléchant : « Le syndicalisme militaire doit être reconnu », Vaillant-Couturier écrit froidement : « C'est pourquoi, de même que les fonctionnaires, instituteurs, employés des finances, des arsenaux, etc., s'organisent pour défendre leurs droits et leurs salaires contre l'Etat patron, les soldats membres de la classe sacrifiée et fonctionnaires doivent s'organiser en étroite liaison avec la classe ouvrière pour faire valoir leurs revendications matérielles et morales en face de l'Etat patron... »

Oh ! Syndicalisme, que de conneries l'on commet en ton nom !
George VIDAL.

L'Emeute

Dès le matin, les commerçants avaient fermé méticuleusement les devantures de leurs Boutiques, car on ne parlait rien moins que d'hommes gens que d'une révolution !!! Les quartiers riches de la ville étaient sans cesse parcourus par des patrouilles d'agents cyclistes et de gardes municipaux à cheval. On devinait qu'aux étages des maisons silencieuses, des bourgeois grelottant de peur, rivaient un œil inquiet dans l'interstice des lames de leurs persiennes closes.

M. Léhieux, lui, petit rentier grassouillet et veuf, n'y était pas allé par quatre chemins. Il avait tout simplement entassé des meubles contre sa porte, et s'était armé d'un revolver d'ordonnance.

Tout à coup, une clameur sourde s'éleva, puis s'enfla jusqu'à emplir la rue. Ce fut ensuite une galopade d'hommes et de chevaux qui rappela à M. Léhieux l'entrée des Versaillais à Paris, le premier jour de la Semaine Sanglante.

« Les Communards ! Les Communards !... » Le petit rentier sentit ses rares cheveux se hérissier sur son crâne pointu inondé d'une sueur froide. Caché derrière ses persiennes, tou de terreur, une bave mousseuse à la bouche, il hurlait :

« Tuez-les ! Tuez-les !... » L'instinct était tragique. On entendait des coups de feu. Les casse-têtes des agents de police lancés à la volée, les coups de plats de sabre des gardes municipaux, martelaient et craignaient les dos, les poitrines et les crânes.

La foule avait passé comme une trombe, avec des cris de haine et des hurlements de douleur. La rue était vide maintenant, et l'on entendait au loin le grondement funèbre de l'Internationale.

Puis ce fut le calme complet. Un calme angoissant de champ de bataille, quand s'est tu le bruit des canons et des mitrailleuses.

Du temps s'écoula. La rue demeurait toujours déserte. Peu à peu, M. Léhieux sentit sa frustration l'abandonner, et comme la curiosité est plus forte que la peur, il voulut voir !!!

Alors, il s'ouvrit doucement ses persiennes, et regarda dans la rue.

Un homme gisait immobile au bord du trottoir, et du sang venant d'une plaie de sa tête avait coulé dans le ruisseau.

Comme l'homme ne bougeait toujours pas, M. Léhieux fut pris du désir irrésistible d'aller le contempler de plus près. Il débarrada sa porte, puis descendit tel qu'il était, en pantoufles, non sans s'être armé de sa canne pour plus de sécurité.

Certes, bien que tout nouveau danger parût écarté, les devantures des boutiques, et les persiennes des étages demeuraient obstinément fermées.

M. Léhieux arriva près de son ennemi. C'était un pauvre bougre qui avait fait un faux pas au moment de la charge. Il s'était tendu le crâne sur la bordure du trottoir, et sa cervelle avait jailli à quelques pas de lui.

M. Léhieux regarda furtivement si personne ne rôdait aux alentours, et lentement, voluptueusement, à plusieurs reprises, il effleura le bout de sa canne dans la cervelle du mort...

Soudain, un groupe d'hommes tourna le coin de la rue. La première idée qui vint à M. Léhieux, fut de s'enfuir. Mais il se rassura tout de suite, en constatant que le groupe était formé par deux agents qui tenaient solidement sous les bras un individu en casquette qui gémissait et avait la figure ensanglantée.

Il s'agissait sans nul doute d'un manifestant blessé que les agents emmenaient au poste, et à qui en guise de pansement et de vulnérinaire, on allait selon la coutume administrer une copieuse râclée.

« Ah ! les sales prolétaires lui avaient flanqué la foirade !... Il allait se venger ! En effet, le petit bourgeois frappant à tour de bras, se mit à gratifier le blessé d'une magistrale volée de coups de canne. Les agents voulurent s'interposer. Mal leur en prit, car ils goûtèrent eux aussi du bâton de M. Léhieux.

Un coup de sifflet déchira l'air, et une escouade de sergents de ville accourut au pas de charge, s'empara du petit rentier, qui

avec force horions fut conduit triomphalement jusqu'au poste de police le plus proche.

Là, M. Léhieux se régala du passage à tabac réglementaire. Il avait beau jurer ses grands dieux qu'il n'était point un communiste, avait des protections parmi les membres du Gouvernement, et en référait à qui de droit, sans se lasser, avec un ensemble digne d'éloges, les défenseurs de l'ORDRE cognaient comme des sourds.

Aux trois quarts assommé et évanoui, Léhieux fut en fin de compte roulé à coups de chaussette à clous, jusqu'au fond du violon, où il resta prostré et sanglant pendant plus de quatre heures.

Le commissaire de police daigna cependant faire comparaître Léhieux devant lui pour l'interroger.

Ce ne fut pas sans stupeur que le brave bourgeois apprit alors que l'homme sur qui il était tombé si héroïquement à coups de canne n'était autre qu'un agent camouflé en travailleur, que des camarades ramenaient au poste, pour panser les blessures dont il avait été comblé au cours d'une bagarre.

BRUTUS MERCEREAU.

Un breilan de caméléons

Peu de travailleurs, qui aujourd'hui applaudissent à tout rompre ce député fervent communiste, se souviennent de son attitude ambiguë et de son jusqu'au-boutisme pendant la grande tourmente.

A quel degré de sincérité vint-il lorsqu'il prônest, avec des tremolos dans la voix, contre les vexations que fait endurer au peuple italien le grand dictateur fasciste ? Cependant, n'a-t-il pas coopéré à l'ascension de Mussolini ?

Rappeler à un renégat qu'il lui a besoin de l'aide de bons révolutionnaires, pour vivre, c'est bien ; mais parler de grosses sommes, apportées par ordre du gouvernement pour faire créer un organe en vue de faire campagne pour l'Intervention Italienne aux côtés des Alliés, serait peut-être mieux !

Nous allons donner des précisions. En 1915, une mission de députés s'en fut de l'autre côté des Alpes, pour s'aboucher avec les éléments favorables à la politique de nos dirigeants. Cette mission disposait d'un crédit illimité. Combien Mussolini toucha-t-il, pour sa part, de la manne vraiment inespérée ? Seul pourrait répondre l'intéressé. Mais, en tout cas, ce fut le jour de cette visite qu'un événement total se produisit dans la ligne de conduite du Popolo d'Italia, devenu, depuis lors, l'organe officiel du fascisme intégral.

Voulant aller jusqu'au bout dans le chemin de l'apostasie, avant de redevenir farouche révolutionnaire, notre homme d'union sacrée désira goûter jusqu'aux derniers fruits amers de la trahison. Et ce fut Strasbourg où, pleins d'émotion, il pleura à l'entrée, drapeaux tricolores déployés, des petits soldats français dans la bonne ville enfin de retour à la mère patrie !

Et cet autre, qui ne s'aperçut de sa foi internationale que le jour où le gouvernement bourgeois ne daigna pas le maintenir dans l'armée active avec le nombre égal de galons conquis pendant la guerre.

Depuis lors, les temps ont changé. Il est devenu professeur de tactique de luites de classes ; il donne imperturbablement de la fureur aux Associations d'anciens combattants, devenus adversaires de toutes guerres, et leur reproche leur pacifisme béant ; avec le brio d'un Hervé dernière manière.

« Sa thèse ? Soutenir qu'un renouvellement de nos belles boucheries, bien rouges, cette fois, on arriverait à une paix stable ! Se battre pour assurer un régime qui n'aura de dissimulable que le nom ; où le Conseil des ministres sera remplacé par le Comité d'Etat du peuple, ayant à sa disposition une armée de conscription avec des cadres rigides d'officiers et des conseils de guerre pour sévir contre les réfractaires. La police de ce régime sera-elle moins impitoyable que celle que nous avons actuellement ? Il nous est permis d'en douter, en comparant les suggestions aperçus que nous donne celle de Moscou.

Se faire tuer pour l'obtention de commissions faisant des lois à coups de dés, avec sanctions à côté de chaque article, sera-ce un progrès sur nos fabricants de lois ? Cette restauration d'une nouvelle catégorie de profiteurs au détriment de la classe des salariés ne nous dit rien qui vaille. Merci, capitaine, pour vos belles théories ! Pour nous, les seuls ! Vous repasserez, officier d'hier qui rêvez de la redevenir demain.

Le troisième est « une des plus belles figures du syndicalisme ». Intraitable sur les couleurs, jamais il n'admet les teintes composées. D'un jaune criard à l'époque où les prolétaires faisaient de l'action petite-bourgeoise, il devint d'un rouge éclatant le jour où s'éleva un pont sur l'océan, vait vivre avec un étalage de boniments. L'époque antifonctionnaire tant qu'il ne fut rien dans le mouvement social, il est aujourd'hui d'une virtuosité incomparable pour le saut d'un siège à un fauteuil : encore un ou deux petits complots savamment exploités, et il deviendra inamovible.

Combien de lustres se sont-ils éteints depuis l'époque où ce représentant ouvrier défilait de ses dix doigts pour la dernière fois ? Faire croire qu'il est indispensable et gémit tout haut sur les fatigues de sa fonction, tout en priant tout bas que les braves prolés ne s'avisent pas de comparer à cette peine en le renvoyant se reposer en usine : voilà la tactique compliquée de cette « belle figure ».

Il est bien fort qu'il est contre toutes attaches — visibles — avec le bolchevisme, mais il s'empresse de déstabiliser tout est mesquin et de non-sens en dehors des sacro-saintes théories des grands hommes dispensateurs de faveurs et de précieux avantages. Quant aux groupements syndicaux, il s'en fiche bolcheviquement. Qu'ils périssent plutôt, s'ils ne veulent plus se servir au clan politique !

Et ce trio de maîtres de danses dirigeant la foule sarabandée des appels déchaînés autour de celle pauvre L. G. T. U., plus qu'exaspérée. Sinistres farceurs rouges, en sautillant ils le meneront jusqu'à sa dernière étape, ou dans l'indifférence totale, elle tombera vers le néant préparé par les trois foyers.

Le mouvement ouvrier au Japon

C'était au milieu de 1918. Soulevés par la hausse du riz, principale nourriture des Japonais, les masses des ouvriers et des paysans firent des émeutes dans tout le Japon. De Chishima à Taïvan, les prolétaires de tout le Japon se levèrent en armes contre la bourgeoisie et les combats les plus acharnés eurent lieu partout où des meurtres avaient été commis dans les coins reculés.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le socialisme qui avait été contraint au silence lors de l'affaire Kōtoku, ait attiré l'attention du public après la grande révolte. Le mouvement socialiste japonais se révéla. Désormais, persécutions, arrestations et suppressions de journaux, tout cela fut inutile et n'empêcha pas le socialisme de se répandre parmi les grandes masses d'ouvriers et de paysans.

Le 1er Congrès de la Ligue fut tenu le 10 décembre 1920, à Kanjo, Tokyo, mais il fut interdit par les autorités. Des délégués d'ouvriers et d'étudiants furent arrêtés à Tokyo pendant ce temps et quelques-uns furent même condamnés. Malgré d'immenses difficultés, la Ligue, avec Sakurō Iwasa à sa tête, continua son action et appela le second Congrès pour le 5 mai 1921. Le gouvernement ordonna la dissolution de la Ligue.

Il était apparent que la Ligue était soumise à deux tendances : l'une, l'anarchisme traditionnel ou anarchisme syndicaliste ; l'autre, le nouveau communisme. Les anarchistes avaient une grande influence sur la Ligue et ses secrétaires nationaux, exception faite de M. Yamakawa, qui était des partisans avec le développement de la Ligue. L'influence des anarchistes augmenta au point que les communistes les prirent en haine ; au point que, sans la violence du gouvernement, le fédéralisme serait devenu inévitable. Je vais vous le montrer par un exemple.

Le Nippon Rodō So-domei (Fédération Japonaise du Travail) avait été et demeura sous les « lieutenants » réactionnaires ouvriers. Elle avait été aux prises avec la Kumiai Domei (Ligue des Trades Unions), car la dernière avait servi à l'union révolutionnaire et visait à exclure du milieu ouvrier les « lieutenants ». L'année passée, la So-domei refusa de prendre part à la contestation des bills contre le socialisme organisée par la Kumiai Domei. Ceci montra ce que valait le Nippon Rodō So-domei. Les bills contenaient, entre autres choses, la fameuse phrase : « Toute personne qui cherchera à propager l'idée qui vise à l'abolition de l'actuel système social et de la propriété privée sera emprisonnée pour une période de 7 ans ».

« Les lieutenants » et les communistes avaient pour ennemis communs les anarchistes syndicalistes dont la devise était : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs. » Et : « Nous devons créer dans nos propres organisations le germe de la société future. » Le communisme convenait admirablement bien aux « lieutenants » ouvriers qui désiraient mettre les travailleurs sous leur joug et se défaire des « syndicalistes radicaux ». Ils déclaraient que les masses ouvrières ne devaient avoir confiance qu'en des « lieutenants » qui venaient loin, ces « lieutenants » qui n'avaient d'autre but que de parvenir à l'abolition de l'actuel système social et de la propriété privée ».

À côté de cela, le communisme remettait au jour les politiciens démodés qui, depuis longtemps, étaient tombés dans l'oubli. Les politiciens se disputent, au nom d'une action politique calquée sur l'action russe, prêtant la main aux prolétaires rétrogrades dans le mouvement ouvrier. Quelques-uns même, recevaient de l'argent du Karushin Club (les radicaux honteux) pour entretenir leur action. Effectivement, plus que leurs dénonciations et leurs attaques contre les anarchistes-syndicalistes, leurs querelles de famille sont stupéfiantes et honteuses.

Tous les communistes perdaient leur temps en chasse, examinant les étiquettes, se dénonçant et se combattant mutuellement. Aujourd'hui, il existe peu-être au Japon une centaine de petits groupes communistes, composés de 1 ou 3 personnes, mais ils sont tous froids les uns envers les autres. Malpropreté et confusion, voilà les caractéristiques du mouvement communiste au Japon.

Tandis que les bolcheviks s'occupent à se dénoncer, à se quereller, à se chamailler entre-eux, le mouvement ouvrier du Japon poursuit sa route droite.

« Les bills contre le socialisme » qui avaient été refusés par l'ancienne Chambre parce qu'imparfaits, ont réapparut avec quelques retouches devant la Chambre de cette année. De nouveaux bills Kumiai Domei étaient une véritable protestation, suivie enfin d'une protestation des communistes, des socialistes et même de la So-domei. Naturellement les orateurs bolcheviks hésitèrent beaucoup avant de nous suivre, craintifs comme ils sont.

Le 21 janvier de cette année, le Conseil de tous les Trades-Unions de Tokyo fut convoqué au sujet des bills à Kanjo et les travailleurs des unions, parmi lesquels se trouvaient aussi des « lieutenants » de la So-domei, se réunirent là. Ses premières discussions roulerent sur cette question, mais, à mesure que s'avouait le conseil, l'esprit de la Kumiai Domei l'emporta. Et

LA QUESTION SOCIALE

Quelle est la question sociale ? C'est-à-dire pourquoi les travailleurs sont-ils malheureux ? On nous enseigne à penser que n'importe qui peut conquérir par le travail une honnête situation, et que, par un dur travail, il peut conquérir l'opulence ; cependant nous savons très bien que cela n'est pas vrai. Nous savons que presque toujours le contraire se produit et que, plus dur est le travail, plus pauvre est l'homme qui l'accomplit. Et cela à un tel point que dire d'un homme qu'il appartient à la « classe ouvrière » signifie qu'il appartient à la classe la plus pauvre.

Pourquoi cette contradiction ? « Oh ! direz-vous, les pauvres pourraient devenir riches s'ils étaient intelligents. Il faut non seulement du travail mais de l'habileté pour gagner de l'argent. Si nous étions tous intelligents, nous devrions tous être riches. »

En est-il réellement ainsi ? A première vue cela paraît exact. Nous regardons autour de nous, et nous voyons que les riches sont souvent ceux qui sont sortis des rangs grâce à leur habileté. Nous voyons que la tête d'une entreprise appartient à un riche. Nous voyons un juriste bourgeois, un médecin coté, un célèbre architecte, tous des riches. Nous savons qu'ils sont tous distingués pour leur habileté dans leurs diverses branches et nous en concluons que leur habileté les a rendus riches.

En effet ; mais il existe des hommes capables qui ne sont pas riches. Le maçon qui est adroit dans son métier peut faire quelque chose que le plus intelligent des juristes ne peut faire ; pourquoi ne pourrait-il pas être aussi riche que le juriste ? Le mouleur qui fabrique un moule pour une grande fonderie, les hommes qui versent le métal, le charpentier qui pose exactement une mortaise font des travaux qui exigent justement autant d'adresse et de tête que les travaux accomplis par les juristes et les docteurs ; ils font des travaux qui sont aussi nécessaires que les travaux des juristes et des docteurs ; en fait, beaucoup plus nécessaires.

Prenez un métier semblable à celui du sand-hogs qui extrait la terre sous les saisons de fondement sur lesquels reposent beaucoup de nos grandes bâtisses. La pression de l'air est si intense qu'il ne peut travailler qu'une heure ou deux par jour. Trouverait-on un quelconque directeur de banque qui voudrait faire ce travail, même si on lui doublait son traitement directorial de 20.000 francs ? Et le pourrait-il, s'il le voulait ?

Si nous estimons que l'instruction procure la richesse, comment la procure-t-elle parmi les professeurs dans les écoles et dans les collèges ? La grande majorité de ceux-ci touche moins qu'un maçon ou qu'un plombier. Nous commençons à nous écarter de notre première opinion qui était que l'instruction et l'habileté apportent l'opulence.

En allant plus loin, nous voyons que, de tous les inventeurs qui imaginent les merveilleux mécanismes des temps modernes, très peu deviennent riches. Westinghouse peut être un nom fameux pour les riches assurés par son invention de l'air comprimé, mais qu'est-ce à côté de la renommée des frères Wright qui perfectionnèrent l'aérostatique, ou Langley, qui l'inventa ? La Western Union Telegraph Company peut être une société énormément riche, mais qui a jamais entendu dire que l'inventeur du télégraphe fut un homme riche ? L'argent est allé, non à l'inventeur intelligent, mais aux promoteurs intelligents, qui montrent souvent leur intelligence en écorchant l'inventeur lui-même, pour commencer.

Lorsque nous arrivons aux plus riches de tous, nous voyons que, bien loin d'être particulièrement habiles, ils ne font absolument rien. Ils passent leur temps à s'amuser, jouant au golf en Floride pendant l'hiver, visitant le Nord en yacht pendant l'été. Personne, de nos jours, ne croit que la pauvreté des travailleurs soit causée par quelque besoin général de la vie. Chacun sait que toutes les choses nécessaires à une existence agréable sont surabondantes. Des millions de tonnes de nourriture sont détruites chaque année de peur que le prix n'en soit abaissé par suite de la surabondance. D'autres millions de tonnes pourrissent dans les champs parce que le prix du transport au marché dépasse celui qui leur pourrait donner les travailleurs appauvris. Nous souffrons même de cette abondance, si nous en croyons les lamentations de nos journaux et de nos « économistes » au sujet de la surproduction.

Nous ne pouvons pas accepter la raillerie continuelle sur « l'imprévoyance » de l'ouvrier, comme une explication de son appauvrissement. Les gens qui vivent « de la main à la bouche », comme on dit, sont nécessairement imprévoyants. Ils sont trop pauvres pour pouvoir économiser. Economiser implique quelque superflu. Or il n'y a, tout au plus, qu'une existence faite de privations, l'économie est impossible.

Ce n'est pas que la nature soit avare ou que l'homme soit méchant. La nature produit abondamment, plus abondamment que jamais, grâce au perfectionnement des moyens d'exploitation qui ont suivi l'accroissement des renaissances scientifiques et grâce aux artifices industriels basés sur ces connaissances. La même nature humaine qui, par son courage, sa persévérance et son ingéniosité a conquis le désert, bâti des cités et des villes fertiles, cette nature est toujours la nôtre, prête à achever de plus grands triomphes, dès que sont renversés les obstacles qui s'opposaient à sa marche en avant.

Maintenant, quels sont ces obstacles ? Nous apprenons que ce ne sont pas les obstacles insurmontables que nous présentait un univers matériellement réfractaire et une dépravation incurable du genre humain ; ce sont les obstacles que notre propre étourderie a laissés s'élever négligemment et que notre propre réflexion, lorsque nous voulons bien nous en servir, est capable de détruire ; car ce sont, en résumé, non des conditions mais des institutions.

Pour avoir une idée de ce que signifie une institution, permettez-nous d'examiner une institution qui est établie à Mexico et qui est inconnue dans la plupart des états modernes, l'institution du peonage.

Le peonage est basé sur cette loi : quand un homme est redevable d'une dette et ne peut pas la payer, le créancier peut prendre possession de sa personne et le forcer à tra-

Reconstruisons la Société

LA QUESTION SOCIALE

Quelle est la question sociale ? C'est-à-dire pourquoi les travailleurs sont-ils malheureux ? On nous enseigne à penser que n'importe qui peut conquérir par le travail une honnête situation, et que, par un dur travail, il peut conquérir l'opulence ; cependant nous savons très bien que cela n'est pas vrai. Nous savons que presque toujours le contraire se produit et que, plus dur est le travail, plus pauvre est l'homme qui l'accomplit. Et cela à un tel point que dire d'un homme qu'il appartient à la « classe ouvrière » signifie qu'il appartient à la classe la plus pauvre.

Pourquoi cette contradiction ? « Oh ! direz-vous, les pauvres pourraient devenir riches s'ils étaient intelligents. Il faut non seulement du travail mais de l'habileté pour gagner de l'argent. Si nous étions tous intelligents, nous devrions tous être riches. »

En est-il réellement ainsi ? A première vue cela paraît exact. Nous regardons autour de nous, et nous voyons que les riches sont souvent ceux qui sont sortis des rangs grâce à leur habileté. Nous voyons que la tête d'une entreprise appartient à un riche. Nous voyons un juriste bourgeois, un médecin coté, un célèbre architecte, tous des riches. Nous savons qu'ils sont tous distingués pour leur habileté dans leurs diverses branches et nous en concluons que leur habileté les a rendus riches.

En effet ; mais il existe des hommes capables qui ne sont pas riches. Le maçon qui est adroit dans son métier peut faire quelque chose que le plus intelligent des juristes ne peut faire ; pourquoi ne pourrait-il pas être aussi riche que le juriste ? Le mouleur qui fabrique un moule pour une grande fonderie, les hommes qui versent le métal, le charpentier qui pose exactement une mortaise font des travaux qui exigent justement autant d'adresse et de tête que les travaux accomplis par les juristes et les docteurs ; ils font des travaux qui sont aussi nécessaires que les travaux des juristes et des docteurs ; en fait, beaucoup plus nécessaires.

Prenez un métier semblable à celui du sand-hogs qui extrait la terre sous les saisons de fondement sur lesquels reposent beaucoup de nos grandes bâtisses. La pression de l'air est si intense qu'il ne peut travailler qu'une heure ou deux par jour. Trouverait-on un quelconque directeur de banque qui voudrait faire ce travail, même si on lui doublait son traitement directorial de 20.000 francs ? Et le pourrait-il, s'il le voulait ?

Si nous estimons que l'instruction procure la richesse, comment la procure-t-elle parmi les professeurs dans les écoles et dans les collèges ? La grande majorité de ceux-ci touche moins qu'un maçon ou qu'un plombier. Nous commençons à nous écarter de notre première opinion qui était que l'instruction et l'habileté apportent l'opulence.

En allant plus loin, nous voyons que, de tous les inventeurs qui imaginent les merveilleux mécanismes des temps modernes, très peu deviennent riches. Westinghouse peut être un nom fameux pour les riches assurés par son invention de l'air comprimé, mais qu'est-ce à côté de la renommée des frères Wright qui perfectionnèrent l'aérostatique, ou Langley, qui l'inventa ? La Western Union Telegraph Company peut être une société énormément riche, mais qui a jamais entendu dire que l'inventeur du télégraphe fut un homme riche ? L'argent est allé, non à l'inventeur intelligent, mais aux promoteurs intelligents, qui montrent souvent leur intelligence en écorchant l'inventeur lui-même, pour commencer.

Lorsque nous arrivons aux plus riches de tous, nous voyons que, bien loin d'être particulièrement habiles, ils ne font absolument rien. Ils passent leur temps à s'amuser, jouant au golf en Floride pendant l'hiver, visitant le Nord en yacht pendant l'été. Personne, de nos jours, ne croit que la pauvreté des travailleurs soit causée par quelque besoin général de la vie. Chacun sait que toutes les choses nécessaires à une existence agréable sont surabondantes. Des millions de tonnes de nourriture sont détruites chaque année de peur que le prix n'en soit abaissé par suite de la surabondance. D'autres millions de tonnes pourrissent dans les champs parce que le prix du transport au marché dépasse celui qui leur pourrait donner les travailleurs appauvris. Nous souffrons même de cette abondance, si nous en croyons les lamentations de nos journaux et de nos « économistes » au sujet de la surproduction.

Nous ne pouvons pas accepter la raillerie continuelle sur « l'imprévoyance » de l'ouvrier, comme une explication de son appauvrissement. Les gens qui vivent « de la main à la bouche », comme on dit, sont nécessairement imprévoyants. Ils sont trop pauvres pour pouvoir économiser. Economiser implique quelque superflu. Or il n'y a, tout au plus, qu'une existence faite de privations, l'économie est impossible.

Ce n'est pas que la nature soit avare ou que l'homme soit méchant. La nature produit abondamment, plus abondamment que jamais, grâce au perfectionnement des moyens d'exploitation qui ont suivi l'accroissement des renaissances scientifiques et grâce aux artifices industriels basés sur ces connaissances. La même nature humaine qui, par son courage, sa persévérance et son ingéniosité a conquis le désert, bâti des cités et des villes fertiles, cette nature est toujours la nôtre, prête à achever de plus grands triomphes, dès que sont renversés les obstacles qui s'opposaient à sa marche en avant.

Maintenant, quels sont ces obstacles ? Nous apprenons que ce ne sont pas les obstacles insurmontables que nous présentait un univers matériellement réfractaire et une dépravation incurable du genre humain ; ce sont les obstacles que notre propre étourderie a laissés s'élever négligemment et que notre propre réflexion, lorsque nous voulons bien nous en servir, est capable de détruire ; car ce sont, en résumé, non des conditions mais des institutions.

Pour avoir une idée de ce que signifie une institution, permettez-nous d'examiner une institution qui est établie à Mexico et qui est inconnue dans la plupart des états modernes, l'institution du peonage.

Le peonage est basé sur cette loi : quand un homme est redevable d'une dette et ne peut pas la payer, le créancier peut prendre possession de sa personne et le forcer à tra-

vailer pour lui jusqu'à ce que la dette soit acquittée. Mais le créancier, par une habile tenue de livres, démontre que la nourriture, l'habillement et le logement du débiteur coûtent plus que ce qu'il gagne par son travail ; de sorte que plus le malheureux débiteur travaille, plus il s'enfonce dans sa dette. Il en est réduit à la condition d'esclavage.

A Mexico, la plupart des travailleurs sont déjà des peons. Le but de cette institution est de réduire toute la classe ouvrière au peonage et de rendre extrêmement riches de propriétaires-créanciers. Les ouvriers qui demeurent libres ne peuvent gagner leur vie que très difficilement, car dans un endroit où les peons sont obligés de travailler pour leur nourriture et leur vêtement il est difficile à quelqu'un d'obtenir davantage. Il en résulte une population d'esclaves, avec tous les vices des esclaves : inconscience, imprévoyance, irresponsabilité.

Il est inutile de dire aux peons qu'ils peuvent parvenir à l'abondance par l'activité, l'abnégation, l'économie. Aucune vertu ne peut arriver à l'échange en quoi que ce soit leur situation.

Il y a peu de temps, nous avions dans ce pays une institution semblable — l'esclavage des nègres — qui tendait à produire un pratiqué analogie dans les centres où on le pratiquait — une classe ouvrière appauvrie et discréditée, avec un petit nombre de propriétaires riches et débâtchés.

C'est pourquoi, lorsque nous nous voyons encore souffrir avec les mêmes symptômes, l'accroissement d'une classe laborieuse appauvrie en même temps que l'accumulation d'immenses richesses par un petit nombre, nous cherchons naturellement autour de nous quelle est l'institution qui provoque de pareils résultats.

(A suivre.) JOHN BEVERLEY ROBINSON. (Traduit de l'anglais.) Comité général pour l'Amnistie

Des milliers de nôtres sont encore dans les bagnes d'Afrique et les prisons de France, par suite de la guerre. La turpie mondiale est terminée ; pourquoi ne les libérerait-on pas ?

PARCE QUE CHACUN DE NOUS NE FAIT PAS L'EFFORT NECESSAIRE POUR LES SORTIR. De plus, depuis 1918, la répression bourgeoise s'est faite féroce sur quantité de nos camarades. Ils doivent, eux aussi, sortir de prisons où ils végètent depuis de longs mois.

Une amnistie totale, qui ne serait qu'un acte de justice, doit avoir lieu le plus vite possible. Nous pensons qu'à ce sujet toutes les querelles d'écoles doivent se taire et nous faisons appel à votre effort, tant pérorateur que matériel, pour nous aider à libérer les nôtres.

BILAN A LA DATE DU 18 JUIN 1923 Recettes C.G.T.U. (en deux fois), 2.000 francs ; Comité de défense sociale, Comité Goldsky, 200 ; U.C. Locataires, 250 ; Syndicat papeterie, 100 ; P.A.R.A.C., 100 ; P.T.T. Laval, 48 fr. 50 ; U.D. du Var, 50 ; Comité Inter de la 4e, 40 ; Comité Inter de la 5e, 40 ; Comité Inter de la 6e, 40 ; Comité Inter de la 7e, 40 ; Comité Inter de la 8e, 40 ; Comité Inter de la 9e, 40 ; Comité Inter de la 10e, 40 ; Comité Inter de la 11e, 40 ; Comité Inter de la 12e, 40 ; Comité Inter de la 13e, 40 ; Comité Inter de la 14e, 40 ; Comité Inter de la 15e, 40 ; Comité Inter de la 16e, 40 ; Comité Inter de la 17e, 40 ; Comité Inter de la 18e, 40 ; Comité Inter de la 19e, 40 ; Comité Inter de la 20e, 40 ; Comité Inter de la 21e, 40 ; Comité Inter de la 22e, 40 ; Comité Inter de la 23e, 40 ; Comité Inter de la 24e, 40 ; Comité Inter de la 25e, 40 ; Comité Inter de la 26e, 40 ; Comité Inter de la 27e, 40 ; Comité Inter de la 28e, 40 ; Comité Inter de la 29e, 40 ; Comité Inter de la 30e, 40 ; Comité Inter de la 31e, 40 ; Comité Inter de la 32e, 40 ; Comité Inter de la 33e, 40 ; Comité Inter de la 34e, 40 ; Comité Inter de la 35e, 40 ; Comité Inter de la 36e, 40 ; Comité Inter de la 37e, 40 ; Comité Inter de la 38e, 40 ; Comité Inter de la 39e, 40 ; Comité Inter de la 40e, 40 ; Comité Inter de la 41e, 40 ; Comité Inter de la 42e, 40 ; Comité Inter de la 43e, 40 ; Comité Inter de la 44e, 40 ; Comité Inter de la 45e, 40 ; Comité Inter de la 46e, 40 ; Comité Inter de la 47e, 40 ; Comité Inter de la 48e, 40 ; Comité Inter de la 49e, 40 ; Comité Inter de la 50e, 40 ; Comité Inter de la 51e, 40 ; Comité Inter de la 52e, 40 ; Comité Inter de la 53e, 40 ; Comité Inter de la 54e, 40 ; Comité Inter de la 55e, 40 ; Comité Inter de la 56e, 40 ; Comité Inter de la 57e, 40 ; Comité Inter de la 58e, 40 ; Comité Inter de la 59e, 40 ; Comité Inter de la 60e, 40 ; Comité Inter de la 61e, 40 ; Comité Inter de la 62e, 40 ; Comité Inter de la 63e, 40 ; Comité Inter de la 64e, 40 ; Comité Inter de la 65e, 40 ; Comité Inter de la 66e, 40 ; Comité Inter de la 67e, 40 ; Comité Inter de la 68e, 40 ; Comité Inter de la 69e, 40 ; Comité Inter de la 70e, 40 ; Comité Inter de la 71e, 40 ; Comité Inter de la 72e, 40 ; Comité Inter de la 73e, 40 ; Comité Inter de la 74e, 40 ; Comité Inter de la 75e, 40 ; Comité Inter de la 76e, 40 ; Comité Inter de la 77e, 40 ; Comité Inter de la 78e, 40 ; Comité Inter de la 79e, 40 ; Comité Inter de la 80e, 40 ; Comité Inter de la 81e, 40 ; Comité Inter de la 82e, 40 ; Comité Inter de la 83e, 40 ; Comité Inter de la 84e, 40 ; Comité Inter de la 85e, 40 ; Comité Inter de la 86e, 40 ; Comité Inter de la 87e, 40 ; Comité Inter de la 88e, 40 ; Comité Inter de la 89e, 40 ; Comité Inter de la 90e, 40 ; Comité Inter de la 91e, 40 ; Comité Inter de la 92e, 40 ; Comité Inter de la 93e, 40 ; Comité Inter de la 94e, 40 ; Comité Inter de la 95e, 40 ; Comité Inter de la 96e, 40 ; Comité Inter de la 97e, 40 ; Comité Inter de la 98e, 40 ; Comité Inter de la 99e, 40 ; Comité Inter de la 100e, 40 ; Comité Inter de la 101e, 40 ; Comité Inter de la 102e, 40 ; Comité Inter de la 103e, 40 ; Comité Inter de la 104e, 40 ; Comité Inter de la 105e, 40 ; Comité Inter de la 106e, 40 ; Comité Inter de la 107e, 40 ; Comité Inter de la 108e, 40 ; Comité Inter de la 109e, 40 ; Comité Inter de la 110e, 40 ; Comité Inter de la 111e, 40 ; Comité Inter de la 112e, 40 ; Comité Inter de la 113e, 40 ; Comité Inter de la 114e, 40 ; Comité Inter de la 115e, 40 ; Comité Inter de la 116e, 40 ; Comité Inter de la 117e, 40 ; Comité Inter de la 118e, 40 ; Comité Inter de la 119e, 40 ; Comité Inter de la 120e, 40 ; Comité Inter de la 121e, 40 ; Comité Inter de la 122e, 40 ; Comité Inter de la 123e, 40 ; Comité Inter de la 124e, 40 ; Comité Inter de la 125e, 40 ; Comité Inter de la 126e, 40 ; Comité Inter de la 127e, 40 ; Comité Inter de la 128e, 40 ; Comité Inter de la 129e, 40 ; Comité Inter de la 130e, 40 ; Comité Inter de la 131e, 40 ; Comité Inter de la 132e, 40 ; Comité Inter de la 133e, 40 ; Comité Inter de la 134e, 40 ; Comité Inter de la 135e, 40 ; Comité Inter de la 136e, 40 ; Comité Inter de la 137e, 40 ; Comité Inter de la 138e, 40 ; Comité Inter de la 139e, 40 ; Comité Inter de la 140e, 40 ; Comité Inter de la 141e, 40 ; Comité Inter de la 142e, 40 ; Comité Inter de la 143e, 40 ; Comité Inter de la 144e, 40 ; Comité Inter de la 145e, 40 ; Comité Inter de la 146e, 40 ; Comité Inter de la 147e, 40 ; Comité Inter de la 148e, 40 ; Comité Inter de la 149e, 40 ; Comité Inter de la 150e, 40 ; Comité Inter de la 151e, 40 ; Comité Inter de la 152e, 40 ; Comité Inter de la 153e, 40 ; Comité Inter de la 154e, 40 ; Comité Inter de la 155e, 40 ; Comité Inter de la 156e, 40 ; Comité Inter de la 157e, 40 ; Comité Inter de la 158e, 40 ; Comité Inter de la 159e, 40 ; Comité Inter de la 160e, 40 ; Comité Inter de la 161e, 40 ; Comité Inter de la 162e, 40 ; Comité Inter de la 163e, 40 ; Comité Inter de la 164e, 40 ; Comité Inter de la 165e, 40 ; Comité Inter de la 166e, 40 ; Comité Inter de la 167e, 40 ; Comité Inter de la 168e, 40 ; Comité Inter de la 169e, 40 ; Comité Inter de la 170e, 40 ; Comité Inter de la 171e, 40 ; Comité Inter de la 172e, 40 ; Comité Inter de la 173e, 40 ; Comité Inter de la 174e, 40 ; Comité Inter de la 175e, 40 ; Comité Inter de la 176e, 40 ; Comité Inter de la 177e, 40 ; Comité Inter de la 178e, 40 ; Comité Inter de la 179e, 40 ; Comité Inter de la 180e, 40 ; Comité Inter de la 181e, 40 ; Comité Inter de la 182e, 40 ; Comité Inter de la 183e, 40 ; Comité Inter de la 184e, 40 ; Comité Inter de la 185e, 40 ; Comité Inter de la 186e, 40 ; Comité Inter de la 187e, 40 ; Comité Inter de la 188e, 40 ; Comité Inter de la 189e, 40 ; Comité Inter de la 190e, 40 ; Comité Inter de la 191e, 40 ; Comité Inter de la 192e, 40 ; Comité Inter de la 193e, 40 ; Comité Inter de la 194e, 40 ; Comité Inter de la 195e, 40 ; Comité Inter de la 196e, 40 ; Comité Inter de la 197e, 40 ; Comité Inter de la 198e, 40 ; Comité Inter de la 199e, 40 ; Comité Inter de la 200e, 40 ; Comité Inter de la 201e, 40 ; Comité Inter de la 202e, 40 ; Comité Inter de la 203e, 40 ; Comité Inter de la 204e, 40 ; Comité Inter de la 205e, 40 ; Comité Inter de la 206e, 40 ; Comité Inter de la 207e, 40 ; Comité Inter de la 208e, 40 ; Comité Inter de la 209e, 40 ; Comité Inter de la 210e, 40 ; Comité Inter de la 211e, 40 ; Comité Inter de la 212e, 40 ; Comité Inter de la 213e, 40 ; Comité Inter de la 214e, 40 ; Comité Inter de la 215e, 40 ; Comité Inter de la 216e, 40 ; Comité Inter de la 217e, 40 ; Comité Inter de la 218e, 40 ; Comité Inter de la 219e, 40 ; Comité Inter de la 220e, 40 ; Comité Inter de la 221e, 40 ; Comité Inter de la 222e, 40 ; Comité Inter de la 223e, 40 ; Comité Inter de la 224e, 40 ; Comité Inter de la 225e, 40 ; Comité Inter de la 226e, 40 ; Comité Inter de la 227e, 40 ; Comité Inter de la 228e, 40 ; Comité Inter de la 229e, 40 ; Comité Inter de la 230e, 40 ; Comité Inter de la 231e, 40 ; Comité Inter de la 232e, 40 ; Comité Inter de la 233e, 40 ; Comité Inter de la 234e, 40 ; Comité Inter de la 235e, 40 ; Comité Inter de la 236e, 40 ; Comité Inter de la 237e, 40 ; Comité Inter de la 238e, 40 ; Comité Inter de la 239e, 40 ; Comité Inter de la 240e, 40 ; Comité Inter de la 241e, 40 ; Comité Inter de la 242e, 40 ; Comité Inter de la 243e, 40 ; Comité Inter de la 244e, 40 ; Comité Inter de la 245e, 40 ; Comité Inter de la 246e, 40 ; Comité Inter de la 247e, 40 ; Comité Inter de la 248e, 40 ; Comité Inter de la 249e, 40 ; Comité Inter de la 250e, 40 ; Comité Inter de la 251e, 40 ; Comité Inter de la 252e, 40 ; Comité Inter de la 253e, 40 ; Comité Inter de la 254e, 40 ; Comité Inter de la 255e, 40 ; Comité Inter de la 256e, 40 ; Comité Inter de la 257e, 40 ; Comité Inter de la 258e, 40 ; Comité Inter de la 259e, 40 ; Comité Inter de la 260e, 40 ; Comité Inter de la 261e, 40 ; Comité Inter de la 262e, 40 ; Comité Inter de la 263e, 40 ; Comité Inter de la 264e, 40 ; Comité Inter de la 265e, 40 ; Comité Inter de la 266e, 40 ; Comité Inter de la 267e, 40 ; Comité Inter de la 268e, 40 ; Comité Inter de la 269e, 40 ; Comité Inter de la 270e, 40 ; Comité Inter de la 271e, 40 ; Comité Inter de la 272e, 40 ; Comité Inter de la 273e, 40 ; Comité Inter de la 274e, 40 ; Comité Inter de la 275e, 40 ; Comité Inter de la 276e, 40 ; Comité Inter de la 277e, 40 ; Comité Inter de la 278e, 40 ; Comité Inter de la 279e, 40 ; Comité Inter de la 280e, 40 ; Comité Inter de la 281e, 40 ; Comité Inter de la 282e, 40 ; Comité Inter de la 283e, 40 ; Comité Inter de la 284e, 40 ; Comité Inter de la 285e, 40 ; Comité Inter de la 286e, 40 ; Comité Inter de la 287e, 40 ; Comité Inter de la 288e, 40 ; Comité Inter de la 289e, 40 ; Comité Inter de la 290e, 40 ; Comité Inter de la 291e, 40 ; Comité Inter de la 292e, 40 ; Comité Inter de la 293e, 40 ; Comité Inter de la 294e, 40 ; Comité Inter de la 295e, 40 ; Comité Inter de la 296e, 40 ; Comité Inter de la 297e, 40 ; Comité Inter de la 298e, 40 ; Comité Inter de la 299e, 40 ; Comité Inter de la 300e, 40 ; Comité Inter de la 301e, 40 ; Comité Inter de la 302e, 40 ; Comité Inter de la 303e, 40 ; Comité Inter de la 304e, 40 ; Comité Inter de la 305e, 40 ; Comité Inter de la 306e, 40 ; Comité Inter de la 307e, 40 ; Comité Inter de la 308e, 40 ; Comité Inter de la 309e, 40 ; Comité Inter de la 310e, 40 ; Comité Inter de la 311e, 40 ; Comité Inter de la 312e, 40 ; Comité Inter de la 313e, 40 ; Comité Inter de la 314e, 40 ; Comité Inter de la 315e, 40 ; Comité Inter de la 316e, 40 ; Comité Inter de la 317e, 40 ; Comité Inter de la 318e, 40 ; Comité Inter de la 319e, 40 ; Comité Inter de la 320e, 40 ; Comité Inter de la 321e, 40 ; Comité Inter de la 322e, 40 ; Comité Inter de la 323e, 40 ; Comité Inter de la 324e, 40 ; Comité Inter de la 325e, 40 ; Comité Inter de la 326e, 40 ; Comité Inter de la 327e, 40 ; Comité Inter de la 328e, 40 ; Comité Inter de la 329e, 40 ; Comité Inter de la 330e, 40 ; Comité Inter de la 331e, 40 ; Comité Inter de la 332e, 40 ; Comité Inter de la 333e, 40 ; Comité Inter de la 334e, 40 ; Comité Inter de la 335e, 40 ; Comité Inter de la 336e, 40 ; Comité Inter de la 337e, 40 ; Comité Inter de la 338e, 40 ; Comité Inter de la 339e, 40 ; Comité Inter de la 340e, 40 ; Comité Inter de la 341e, 40 ; Comité Inter de la 342e, 40 ; Comité Inter de la 343e, 40 ; Comité Inter de la 344e, 40 ; Comité Inter de la 345e, 40 ; Comité Inter de la 346e, 40 ; Comité Inter de la 347e, 40 ; Comité Inter de la 348e, 40 ; Comité Inter de la 349e, 40 ; Comité Inter de la 350e, 40 ; Comité Inter de la 351e, 40 ; Comité Inter de la 352e, 40 ; Comité Inter de la 353e, 40 ; Comité Inter de la 354e, 40 ; Comité Inter de la 355e, 40 ; Comité Inter de la 356e, 40 ; Comité Inter de la 357e, 40 ; Comité Inter de la 358e, 40 ; Comité Inter de la 359e, 40 ; Comité Inter de la 360e, 40 ; Comité Inter de la 361e, 40 ; Comité Inter de la 362e, 40 ; Comité Inter de la 363e, 40 ; Comité Inter de la 364e, 40 ; Comité Inter de la 365e, 40 ; Comité Inter de la 366e, 40 ; Comité Inter de la 367e, 40 ; Comité Inter de la 368e, 40 ; Comité Inter de la 369e, 40 ; Comité Inter de la 370e, 40 ; Comité Inter de la 371e, 40 ; Comité Inter de la 372e, 40 ; Comité Inter de la 373e, 40 ; Comité Inter de la 374e, 40 ; Comité Inter de la 375e, 40 ; Comité Inter de la 376e, 40 ; Comité Inter de la 377e, 40 ; Comité Inter de la 378e, 40 ; Comité Inter de la 379e, 40 ; Comité Inter de la 380e, 40 ; Comité Inter de la 381e, 40 ; Comité Inter de la 382e, 40 ; Comité Inter de la 383e, 40 ; Comité Inter de la 384e, 40 ; Comité Inter de la 385e, 40 ; Comité Inter de la 386e, 40 ; Comité Inter de la 387e, 40 ; Comité Inter de la 388e, 40 ; Comité Inter de la 389e, 40 ; Comité Inter de la 390e, 40 ; Comité Inter de la 391e, 40 ; Comité Inter de la 392e, 40 ; Comité Inter de la 393e, 40 ; Comité Inter de la 394e, 40 ; Comité Inter de la 395e, 40 ; Comité Inter de la 396e, 40 ; Comité Inter de la 397e, 40 ; Comité Inter de la 398e, 40 ; Comité Inter de la 399e, 40 ; Comité Inter de la 400e, 40 ; Comité Inter de la 401e, 40 ; Comité Inter de la 402e, 40 ; Comité Inter de la 403e, 40 ; Comité Inter de la 404e, 40 ; Comité Inter de la 405e, 40 ; Comité Inter de la 406e, 40 ; Comité Inter de la 407e, 40 ; Comité Inter de la 408e, 40 ; Comité Inter de la 409e, 40 ; Comité Inter de la 410e, 40 ; Comité Inter de la 411e, 40 ; Comité Inter de la 412e, 40 ; Comité Inter de la 413e, 40 ; Comité Inter de la 414e, 40 ; Comité Inter de la 415e, 40 ; Comité Inter de la 416e, 40 ; Comité Inter de la 417e, 40 ; Comité Inter de la 418e, 40 ; Comité Inter de la 419e, 40 ; Comité Inter de la 420e, 40 ; Comité Inter de la 421

